

## Demeure et altérité: mise à distance et proximité de l'autre

*Perla Korosec-Serfaty*

*The University of Kansas*

*School of Architecture and Urban Design*

*Lawrence, Kansas 66045-2250*

*U S A*

*et*

*Montagna Condello*

*Université Louis Pasteur*

*Institut de Psychologie*

*12 rue Goethe*

*F-67000 Strasbourg*

*France*

### Résumé

Cette étude tente une analyse de la relation à autrui chez soi. Elle s'appuie sur les données rassemblées au cours d'entretiens avec vingt-huit femmes âgées de 30 à 35 ans. L'ouverture de la maison apparaît comme une situation, dont la configuration de facteurs interdépendants est dynamique, créant un changement constant du sens de l'échange. Les visiteurs, désignés comme étrangers complets, étrangers familiers, connaissances ou proches sont accueillis sur la base de 'contrats d'usage de la maison' temporaires, dont les termes ne les laissent jamais totalement libres de leurs gestes.

### Summary

This study attempts an analysis of the way dwellers relate to others in their home. It is based on interviews with twenty-eight women aged 30 to 35. The opening of the house is described as a dynamic situation, made of several interdependant factors. The variation of one of the factors amounts to a major change in the meaning of the exchange. Visitors, who are categorized as complete strangers, familiar strangers, acquaintances and close friends or kins are welcome on the basis of a kind of temporary contract ruling the use of the home. The terms of this contract are said to ultimately limit a free use of the place.

### 1. La demeure comme espace du secret et de la sociabilité privée

Nous avons souligné, au cours de travaux antérieurs sur la phénoménologie de la demeure (Korosec-Serfaty, 1984a; Korosec-Serfaty, 1985a, 1985b; Korosec-Serfaty et Bolitt, 1986) l'importance du secret dans l'expérience moderne et occidentale de l'habiter. Cette vision de la demeure comme lieu du secret dérive directement de celle du privé comme valeur et comme droit. Dans ce contexte culturel et historique, la maison devient un espace de jouissance et d'exercice légitime de l'intimité et de la distanciation par rapport aux autres.

Mais le secret n'existe que dans sa reconnaissance en tant que tel par les autres. Il n'est pas seulement soustrait à ces derniers par la personne, mais aussi un mode de relation qui consiste, pour celle-ci, à inviter autrui à respecter l'existence d'un tel domaine réservé, lui appartenant en propre. En d'autres termes, l'expérience du secret est aussi celle de la quête de sa légitimité. Dans cette quête, le sujet évite le risque de l'aliénation en s'inscrivant dans une dialectique de disponibilité et de révélation à autrui. L'objet de cette étude est donc l'autre pôle dialectique du secret, c'est-à-dire l'hospitalité telle qu'elle se manifeste dans les divers modes de la sociabilité privée.

Nous ferons l'hypothèse que les divers modes de la sociabilité privée s'appuient sur une vision de l'hospitalité reconnue ici comme une disponibilité vis-à-vis d'autrui, c'est-à-dire s'appuyant sur une attitude de reconnaissance de son existence comme personne au sens éthique du terme.

Nous nous proposons de montrer la part des représentations et celle des pratiques de la sociabilité dans la conception du chez-soi comme lieu du secret, et, pour ce faire, de rattacher celles-ci aux sous-territoires de la maison où elles prennent place. Dans la mesure où, dans une maison, n'importe qui n'entre pas n'importe où, il devient important de poser, de surcroît, une double question: qui entre où et quel accueil lui est-il fait? Nous sommes ainsi nécessairement conduites à cerner, dans un même mouvement, les représentations, les pratiques, les lieux et les acteurs de cette forme particulière de sociabilité, dite ici 'sociabilité privée', par opposition à la 'sociabilité publique' (Korosec-Serfaty, 1988).

Cette approche situe donc ce travail également dans le champ de la problématique, posée depuis les travaux de Park (1925) sur l'influence, dite négative, de la vie urbaine sur les liens sociaux. De ce point de vue, la vie urbaine a pour résultat un désengagement de l'individu des réseaux familiaux et amicaux qui étaient traditionnellement serrés, avec pour résultats notables le déclin de la vie communautaire d'une part, et la dégradation de la confiance sociale d'autre part. Les travaux de Fischer (1982) défendent pourtant la thèse opposée, et dénoncent ce déclin comme un mythe. Ce n'est ni la qualité ni la force des réseaux qui auraient changé, mais les styles d'intégration à une série de réseaux extrêmement diversifiés.

Ouvre-t-on volontiers sa porte? Est-on indifférent à autrui? Qui met-on à distance, et pourquoi? Qui met-on à distance et pourquoi? Le retour à la parole du sujet devrait permettre à la fois une description de la sociabilité privée et une phénoménologie de l'hospitalité et donc du rapport à autrui dans la maison.

## 2. Echantillon et méthode d'analyse

L'étude que nous présentons ici s'appuie sur les données rassemblées au cours d'entretiens avec vingt-huit femmes âgées de 30 à 35 ans. Nous nous sommes limitées, dans un premier temps, à nous adresser à des femmes seulement. Nous pressentions que les femmes nous réserveraient bon accueil et seraient disponibles pour de longs entretiens simplement parce que la sociabilité constitue un aspect fondamental de leur rôle social tel qu'il est défini traditionnellement. Partant de l'idée que la vision moderne de la maison est celle d'un espace de retrait, nous avons pensé que le nouveau modèle valorisé de femme-mère au travail (Segalen, 1981) ne rendait pas caduque leur rôle traditionnel de 'gardiennes du foyer' et que des femmes seraient, en conséquence, des interlocutrices particulièrement désireuses de nous livrer des justifications de leur attitude, d'aller au-delà des manières de faire pour nous faire percevoir des manières de penser les

relations à autrui, des valeurs, en somme une éthique de l'hospitalité et du bon usage de la maison comme espace de sociabilité.

Ce choix dessine une des limites de cette étude, puisqu'elle privilégie la parole de celles que la société charge de clore et d'ouvrir les demeures, mais se déroule comme si elles accomplissaient ce rôle seules, sans s'inscrire, par exemple, dans une dynamique de couple, familiale, ou de classe. Il garantit pourtant l'existence d'un contexte psychologique et social favorisant un dialogue, comme la longueur et la richesse des entretiens l'ont prouvé par la suite.

Toutes les personnes rencontrées dans le cadre de cette étude habitent des maisons individuelles ou des appartements dans de petits immeubles collectifs neufs, à la périphérie d'une petite commune, non loin de Strasbourg (France). Cette ensemble d'habitations ne constitue pas une banlieue au sens propre du terme, mais une extension d'une petite ville très dépendante de Strasbourg. Il représente un cas, fort répandu dans la région, de quartier récent, habité par des familles dont les chefs sont jeunes et de niveau socio-économique semblable, qui travaillent quotidiennement à Strasbourg - très proche et facilement accessible -, y font leur achats à un rythme hebdomadaire et s'y distraient régulièrement (Renaud, 1978; Korosec-Serfaty, 1984).

L'échantillon est d'une relative homogénéité. L'étude concerne une population qui appartient à l'origine aux couches économiques inférieures de la classe moyenne et qui accède aujourd'hui à la propriété de l'habitation. Il faut noter que ce quartier est entièrement résidentiel et piétonnier, n'offrant donc pratiquement aucun prétexte de visite à un 'étranger', exceptées les visites se situant justement dans le contexte de la sociabilité organisée.

L'échantillon est principalement composé de mères de famille, une seule femme étant célibataire, et trois mariées sans enfants. Une lettre a été adressée à tous les sujets afin de leur demander de nous accorder un entretien. Dans un deuxième temps, une visite leur a été rendue, pour fixer la date de cet entretien. Nous n'avons essuyé aucun refus (un seul était motivé par un déménagement de la famille du quartier). Tous les entretiens, de type clinique semi-directif et centrés sur le thème de la sociabilité, ont pris place dans la maison des sujets, enregistrés puis intégralement retranscrits avant de donner lieu à une analyse de contenu thématique. Nous n'avons donc pas tenu compte de la dynamique ni de l'organisation du discours, mais de l'apparition et de la fréquence des thèmes, considérés alors comme des données à la fois comparables et segmentables (Bardin, 1983). Ce faisant, notre but est de répertorier toutes les dimensions de la sociabilité telle qu'elle est vue, agie et vécue en fonction des visiteurs et des sous-terrains de la maison.

### **3. La sociabilité comme situation**

Qui entre où, quand et comment est-il reçu? A cette question, une seule réponse nous est donnée: "ça dépend". Cela dépend de quatre types de facteurs interdépendants. Le premier est de nature temporelle et concerne le moment de la visite et sa durée. Le second porte sur l' "identité" du visiteur, c'est-à-dire l'ensemble constitué par son sexe et son "statut" dans sa relation à l'habitant: inconnu, ouvrier sollicité pour une tâche donnée, ami, parent, etc. Le troisième facteur est le but de la visite, tel qu'il est perçu par l'habitant et le quatrième enfin, la manière dont le visiteur "interprète" sa visite, la vit et en communique le sens. L'habitant se vit comme libre et maître de son territoire tant que sa porte est close et qu'il peut en moduler volontairement l'ouverture. Dès

qu'une sollicitation du monde extérieur se manifeste, elle est appréhendée comme une situation complexe, nécessitant la prise en compte de tous les facteurs à la fois avant une prise de décision qui est donnée comme cruciale: l'ouverture de la porte.

Cette situation n'est pas statique, chaque modification de l'un des facteurs entraînant un changement de sa structure et donc de sa signification. Une configuration nouvelle des données de la situation renvoie l'habitant à lui-même, l'amenant à reconstruire les choses sous une autre lumière et à prendre des décisions de type territorial qui seront autant de manifestations de son degré d'implication dans la situation.

"Qui est là?" reste cependant la question cruciale, celle à laquelle toute l'appréhension de la situation est soumise, comme toutes les considérations territoriales. Les habitants vérifient tous qui sonne à la porte avant d'ouvrir, et le font en général d'un endroit d'où ils ne sont pas vus, soit derrière leur porte close, soit à partir d'une fenêtre. C'est donc une identification minimale du visiteur qui est recherchée afin de se rassurer sur le caractère désirable ou acceptable de la visite et de répondre, rapidement, à toutes les questions qui se posent: est-il utile et prudent, nécessaire ou non d'ouvrir sa porte, de se rendre disponible? En d'autres termes, faut-il se montrer hospitalier?

Les habitants répondent à cette question en catégorisant les visiteurs de manière spontanée. Cette catégorisation est essentiellement une évaluation qui se traduit en actes sociables ou de mise à distance du visiteur, et qui révèle, par conséquent, une vision de l'hospitalité et mérite donc d'être, à présent, analysé.

#### 4. Les étrangers complets

Ce sont les personnes identifiées par les habitants comme devant être maintenues le plus possible à distance. Cette catégorie regroupe trois sortes de visiteurs et correspond à des situations tout en nuances.

##### 4.1. *Les étrangers complets: le refus catégorique*

"Non, je n'ouvre pas. Je n'ouvre même pas en bas [l'entrée de l'immeuble]. Je demande qui est là, alors, quand c'est des étrangers, je n'ouvre pas" (F.5)

Ces étrangers, auxquels on ne donne aucune chance de dire l'objet de leur visite, qui sont d'emblée perçus comme indésirables et intrus sont des représentants de commerce, des vendeurs qui font du porte-à-porte, des envoyés de communautés religieuses qui cherchent à faire du prosélytisme, enfin toute une série de personnes d'origine, d'âge et de statut social différents qui partagent, aux yeux des habitants, un seul caractère, le fait que leur visite n'a pas été sollicitée.

Le rejet les confond en une seule catégorie importune, pour laquelle on utilise un terme générique, qui s'applique plus aux objets qu'aux personnes:

"Tout ce qui est colportage, tout ce qui est vente de tapis, de pommes-de-terre, de tableaux, enfin tout ça, je ne ferais pas rentrer dans la maison" (F.1)

Ce type de parole s'insère dans un discours plus large d'auto-justification, qui devrait nous donner une image positive de l'habitant comme personne sociale et contradictoire:

"Je ne fais {aucune différence} entre les catégories sociales, aucune. Qu'il soit balayeur ou PDG, aucune catégorie n'entre en jeu dans le domaine de l'hospitalité, aucun (...) A l'exception des colporteurs qui ne mettent même pas les pieds dans l'immeuble. Ils sont systématiquement refoulés (...) {dès qu'il y a} une personne inconnue (...), elle ne rentre pas s'il n'y a pas de raison de rentrer" (F.3)

La vente d'objets, d'assurances, le recrutement de clients pour une entreprise ne sont pas des "raisons" de rentrer que l'habitant veuille bien prendre en compte. Il nous donne ses raisons, qui sont la peur d'être agressé et celle d'être trompé, l'ennui à l'idée d'être sollicité pour accomplir un acte (l'achat) qui est devenu un jeu dont il veut avoir l'initiative, l'agacement à la pensée que la maison, par une sorte de résurgence de situations archaïques, soit en quelque sorte désacralisée en redevenant un lieu de transaction commerciale, la crainte enfin d'avoir affaire à une cambrioleur potentiel. Ce faisceau de raisons s'exprime en phrases catégoriques, sans ambiguïté, qui sont autant de justifications d'un comportement inhospitalier.

Ces tentatives de montrer qu'on a raison de ne pas être disponible trahissent la perte de légitimité sociale de certaines professions aujourd'hui. Elles trahissent aussi l'exigence des habitants d'être rassurés sur le caractère absolument pertinent, utile et sûr de la relation initiée par un "étranger". Enfin et surtout, elles trahissent un sentiment de fragilité de la maison et de l'habitant devant l'inconnu. Car la maison abrite des gestes quotidiens et ritualisés que la visite inopinée interrompt et remet en question. Soudain, l'habitant doit décider ce qui importe le plus à ses yeux: continuer ces gestes, ou prendre le risque de leur remise en question par une donnée nouvelle?

#### 4.2. *Les étrangers complets: modulations du refus et territorialité*

L'identification de certains étrangers complets, même minimale, assouplit la position, généralement rigide, des habitants. Outre les visiteurs ayant une introduction officielle (comme une carte d'enquêteur pour le recensement de la population), les sujets, chacun selon sa personnalité, se disent mieux disposés à l'égard de certains "personnages": étudiants faisant de la vente en porte-à-porte, enfants quêtant de l'argent pour une paroisse, adultes représentant une institution caritative. Les échanges se déroulent alors dans le couloir ou l'entrée de la maison, au salon parfois. C'est l'habitant qui, alors, signale que la visite doit être brève ou longue, par l'invitation à s'asseoir ou le recours à des formules stéréotypées de courtoisie:

"Alors je leur achète une brioche, je dis deux mots, et puis voilà, ça s'arrête là"  
(F. 27).

Le refus de l'échange est également modulé en fonction de l'âge et du sexe du visiteur: enfant que l'on renvoie avec le sourire, ou femme à laquelle on s'adresse avec moins de rigidité. En d'autres termes, certains visiteurs ne peuvent être renvoyés sans égard, car ils sont perçus comme faibles, ou font appel au sens de la solidarité de l'habitant. La faiblesse du visiteur rassure, mais elle ne justifie cependant pas un accueil confiant.

Toutes les précautions de nature territoriale, sont prises pour limiter les risques:

"Si je ne les connais pas du tout, je les fais pas entrer directement. On discute sur le pas de la porte, je laisse la porte grande ouverte" (F.10)

Cette stratégie de maintien à distance est clairement analysée par les habitants qui craignent de devoir renoncer à un pouvoir sur leur propre territoire si ce type de visiteur venait à dépasser le seuil de leur maison:

"Si on n'a pas envie de voir quelqu'un, on va pas le faire entrer et s'asseoir, sinon il s'incruste. Si je le laisse debout sur le palier, il ne s'attardera pas tant que ça. J'ai l'impression que quelqu'un qui entre est en terrain conquis" (F.10)

#### 4.3. *Les étrangers complets: la négociation*

La situation est différente lorsque l'étranger complet pénètre dans la maison à la demande de l'habitant: ouvrier, technicien de la compagnie de gaz, livreur, etc. entrent dans cette catégorie de visiteurs anonymes en tant que personnes et sont identifiés en tant que représentants d'une entreprise.

C'est, encore une fois, cette identification minimale qui autorise la confiance de l'habitant, sous acceptation d'une visite qu'il a sollicitée comme étant peu risquée. Il faut bien conduire un technicien là où son travail doit se dérouler, c'est-à-dire potentiellement partout dans la maison.

Un désir mutuel de maintenir la distance sociale entre visiteur et habitant devient alors la garantie d'un bon service, qui ne prête à aucune ambiguïté d'interprétation. L'accord tacite est que le visiteur ne se rende que là où son travail le demande, tout usage d'un autre sous-territoire de la maison étant soumis à une demande d'autorisation auprès de l'habitant. La base de l'échange qui se déroule alors est fournie par les conventions sociales, celles de la courtoisie, comme celle qui veut que l'habitant soit maître chez lui.

Cependant, dès qu'une donnée de la situation change, d'autres espaces de la maison deviennent accessibles à l'étranger. Ce peut être le résultat de la façon dont l'habitant évalue le rôle et la personnalité de ce dernier:

"S'il est sympathique ou si le travail est bien fait, on est plus enclin à le recevoir au salon {comme pour les autres}" (F.21)

ou la combinaison du facteur temporel avec celui de la personnalité:

"S'ils viennent plusieurs fois, et qu'ils ont l'air sympathique, on leur offre aussi à boire au salon ou sur la terrasse" (F.22)

La dynamique qui s'instaure est celle d'un glissement d'une relation de sociabilité distante vers une reconnaissance du visiteur comme "personne" à part entière. L'initiative vient certes de l'habitant, qui veut faire preuve d'un comportement éthique sans prétendre abattre les barrières sociales:

"Quand notre maison était construite, il y avait des travaux à l'extérieur [...], le temps était incertain [...], il y avait un Arabe. Je n'aurais pas accepté, parce que c'est un Arabe, qu'il reste dehors et ne mange pas chez moi. Il a mangé à la même table, la même chose que nous, c'est tout, ça se limite là" (F. 3)

Il ne s'agit plus d'être sociable seulement, mais d'être hospitalier en allant au-delà des conventions sociales, au-delà du rôle qu'on est en droit, selon ces conventions, de jouer en tant que maître de maison. L'hospitalité s'exerce certes dans certaines limites temporelles et de lieu, mais ces limites garantissent justement son caractère moral et

donc sa viabilité, dans la mesure où elles empêchent une nouvelle situation (peu conventionnelle) de devenir confuse, et les acteurs de voir leurs rôles complètement brouillés.

Le visiteur peut, cependant, aussi prendre l'initiative de la reconnaissance de l'habitant non comme "patron temporaire", chez lequel il vient accomplir un "service", mais comme personne avec laquelle un échange temporairement chaleureux ou amical peut s'effectuer. Sa manière de se présenter, son langage verbal ou silencieux, la façon dont il accomplit sa tâche peuvent devenir autant d'invites à entrer dans une relation de confiance qui va se traduire par un échange verbal plus libre, une offre et un partage de nourriture, et un usage plus détendu de l'espace de la maison.

L'interprétation, par le visiteur, de son statut et de son rôle, sa manière de rassurer l'habitant montrent qu'il faut nuancer l'image de ce dernier comme entièrement ou uniquement préoccupé de maintenir le contrôle qu'il exerce sur son territoire et qu'une dynamique particulière s'instaure dans chaque cas, qui est un produit de l'interaction entre les deux acteurs.

## 5. Les étrangers familiers

Ce sont ces personnes que l'on "connaît de vue", voisins de l'immeuble ou du quartier, facteur ou commerçant, avec lesquels on échange quotidiennement quelques mots qui semblent ne vous engager à rien. Ils ont en commun d'être "protégés" par les règles de la vie sociale qui veulent qu'on s'entende bien avec son voisin, que l'on soit aimable avec les commerçants et l'envoyé d'un service public. Cette obligation sociale est une forme de réalisme, dans la mesure où ces individus sont là en permanence, à proximité de la maison, que tous accomplissent des rôles qui créent un certain degré de dépendance de l'habitant à leur égard, et qu'enfin tous peuvent lui rendre service un jour.

La reconnaissance des uns par les autres est, ici encore, mutuelle, mais sa particularité est qu'elle crée des situations d'intimité verbale qui ne se traduisent pas nécessairement par une liberté dans les pratiques de la maison. Le facteur, que l'on voit jour après jour, auquel on demande parfois de menus services, auquel on laisse une enveloppe à l'époque des étrangères, et qui est salué cordialement même par ceux qui le rencontrent rarement, reste sur le pas de la porte ou dans le couloir, le temps de faire signer un papier, parce que son rôle n'est plus ce qu'il était:

"Le facteur, il est toujours pressé de toutes façons [...] c'est plus comme autrefois, il venait boire un petit coup" (F.15)

mais aussi parce que le climat de confiance issu de sa fonction sociale ne doit par, pour se maintenir, évoluer vers une apparence d'intimité. L'habitant, en accordant la nature des lieux de l'échange (les espaces qui ne sont ni tout à fait dehors, ni tout à fait dedans) à celle de la transaction, évite ainsi des situations troubles, mal identifiables, et donc susceptibles d'être risquées. En ce sens, il reste sociable, sans devenir hospitalier.

De la même façon, les commerçants du quartier ne sont généralement pas invités à rendre visite à l'habitant, comme la visite des livreurs est arrêtée sur le pas de la porte. Pourtant, les commerçants, comme les voisins, sont des étrangers familiers avec lesquels les échanges verbaux seront l'occasion d'échanges, brefs ou longs, mais souvent personnels, voire intimes. Tel de nos sujets décrit des conversations avec la voisine qui durent une heure, mais ont lieu debout et sur le pas de la porte. D'autres se parlent au jardin, dans l'escalier, dans la rue, près de la maison ou de l'immeuble, c'est-

à-dire en public. Le voisin sait beaucoup de choses, mais n'est pas forcément un familier de l'intérieur de la maison et, lorsqu'il est invité à y pénétrer, accompagne souvent l'habitant là où les circonstances le dictent: au salon quand on en a le loisir, à la cuisine quand c'est nécessaire.

La continuité, ou congruence, entre le lieu où se déroule cette forme de sociabilité de voisinage et la nature de l'échange n'est pas observée ici, et cette apparente contradiction s'éclaire dès que l'on se souvient que l'habitant ne choisit pas ses voisins et s'estime heureux lorsqu'il trouve des raisons de les estimer:

"On s'est mis d'accord {les voisins et nous} pour n'ouvrir à personne en bas {...} On est très, très bien ensemble, je suis bien tombée, j'ai des voisins charmants. Mais chacun pour soi, vous savez" (F.5)

Il faut, pour comprendre ce genre de phrase, garder à l'esprit que le bon voisinage est non seulement issu d'une obligation sociale, mais aussi d'une interdépendance de fait dont il faut négocier les limites et donc l'étendue. L'idée d'évaluation constante des échanges qu'il faut accepter, de disponibilité qu'on gère avec soin est illustrée par les apparentes contradictions de sens dans un même discours et les références répétées à la limite à travers l'expression "ça s'arrête là":

"Les voisins, on est en bons termes {avec eux}, sans plus. {On prend} un apéritif ensemble une fois l'an, mais ça s'arrête là. (On le prend au salon, ou sur la terrasse) {...} Je pense que ça ne rapporte rien d'être trop fourré l'un chez l'autre. On est bien comme ça. On part en vacances, on surveille réciproquement les maisons, c'est bien, on est en très très bons termes, sans plus. S'il y a des enfants à garder, je me dévoue, on a une petite fête le 14 juillet sur la place, mais ça s'arrête là (...) pour tout ce qui est privé, ça vaut mieux" (F.15)

La limite entre voisins opère comme une protection pour tous, dans la mesure où elle agit de manière préventive comme l'intrusion des uns par les autres. L'expression "ça vaut mieux" révèle que les enjeux de l'intrusion sont trop grands pour être courus. Ce sont les enjeux de l'intimité mal contrôlée, peu normée, et donc de la promiscuité avec des personnes qui sont, de fait, spatialement proches. C'est cette proximité spatiale qu'il faut rendre univoque, non ambiguë, au moyen d'une réaffirmation de la rigidité de la règle de la distance psychologique.

Mais, le temps et l'accomplissement successif des rituels d'ouverture de la maison vont permettre l'évolution du voisinage superficiel vers une sociabilité qui engage plus les deux parties, à la fois au niveau émotionnel et de l'échange de services. Le palier, les escaliers ne sont plus adéquats au type d'échanges souhaités, et l'on s'installe alors délibérément au salon ou à la cuisine, selon l'occasion et la personnalité des uns et des autres.

En effet, quand la cuisine est suffisamment grande, ce sont les circonstances de la rencontre qui dictent s'il faut s'y rendre ou aller au salon. Ce point est important, car tous les sujets rejettent l'image du salon comme espace d'apparat exclusivement réservé aux grandes occasions. Même lorsque le salon est l'espace le mieux meublé et le mieux entretenu de la maison, il est d'abord destiné à être utilisé tous les jours. La tradition rurale, mais aussi grand-bourgeoise, du salon ou de la salle à manger qui ne sont utilisés que lors des grands jours est considérée comme inépte, impliquant une vie de privation, et des efforts d'entretien que rien ne justifie:

"Je me souviens, ma mère recevait ses amies à la cuisine (...) parce que la salle à manger était une pièce belle, briquée, avec des meubles vernis sur lesquels il ne fallait pas laisser des traces de doigts" (F. 28)

"Je ne veux pas de pièce spéciale avec du décorum. J'en ai gardé un souvenir très guindé. Chez ma mère, mes tantes, il y avait le salon, on y allait en patins, seigneur!" (F.6)

L'adéquation va alors se faire entre, d'une part, une parole non pas nécessairement plus intime, mais certainement plus confiante et, d'autre part, l'usage d'espaces plus "intérieurs" de la maison, moins "publics". Cette adéquation va révéler le passage d'une sociabilité positive de voisinage à une hospitalité élective, dans laquelle le facteur temps joue un rôle aussi important que l'évaluation, par les acteurs, des enjeux de la proximité spatiale.

## 6 . Les connaissances

Les collègues de travail, les gens rencontrés chez des amis communs que l'on reçoit parfois sont des connaissances, que l'on voit peu, avec lesquelles on est prêt à être sociable par obligation ou simplement parce que la rencontre ne sera qu'occasionnelle. Les connaissances sont invitées formellement à une visite, et la rencontre est généralement préparée à l'avance. Les espaces de transition sont utilisés pour marquer un temps d'arrêt et ainsi donner plus d'éclat à l'accueil, qui en devient cérémonie. Se débarrasser des manteaux, échanger à loisir des salutations, donner et recevoir des cadeaux sont les gestes qui préparent l'atmosphère de fête que l'on veut créer, avant l'entrée au salon.

Recevoir au salon, c'est reconnaître qu'il faut honorer ses hôtes, mais c'est aussi leur donner à voir ce qu'il y a de plus soigné et de plus contrôlé dans la maison. Le fait de préparer la pièce pour la réception, par l'élimination des traces de la vie de tous les jours, des objets ordinaires ou utilitaires, équivaut à en gommer les évocations négatives ou humbles, les tensions dont elle est ordinairement le lieu. C'est donc se préparer à vivre un moment ludique, à la sociabilité au sens où Simmel (1981) l'entend, c'est-à-dire lorsque le plaisir de l'association avec autrui est permis par les limites que s'imposent tous les membres de l'interaction:

"Par contre, la libération et le soulagement que l'homme plus profond trouve précisément dans la sociabilité consiste dans le fait d'être ensemble avec d'autres et d'échanger des impressions au cours desquelles toutes les tâches et le poids de la vie sont pour ainsi dire appréciés comme un jeu artistique. Il s'agit à la fois d'une sublimation et d'une atténuation, dans lesquelles les forces riches en contenu de la réalité ne se manifestent que de façon lointaine, par volatilisation de leur pesanteur dans un certain charme" (Simmel, 1981, 136)

C'est à cette forme de sociabilité que les habitants se réfèrent lorsqu'ils nous disent que lors de ces rencontres

"on ne parle pas de travail ici. Si {mon mari} a à recevoir pour son travail, il reçoit les gens au bureau, pas ici" (F.23)

Détente et formalisme sont intimement liés:

"Je fais une différence [...] dans la préparation du repas, dans la conversation aussi, dans les recommandations faites à la gamine, on lui demande de se tenir bien" (F.10)

Il y a un plaisir à recevoir et à honorer ses hôtes qui est aussi une obligation d'honorabilité de la famille, que l'on défend à travers ces gestes, ces changements de comportement, et que l'on prolonge dans l'usage ritualisé, prévisible de l'espace:

"Ils rentrent, première étape {dans l'entrée}, étape suivante au salon, ils restent assis dans leur fauteuil jusqu'à ce qu'on passe à table. Ils restent cloués à table, jusqu'à la fin et puis c'est tout" (F.10)

L'habitant initie et conduit les étapes de la cérémonie, selon sa vision de l'importance relative qu'il faut accorder à chacun des "ingrédients" de la sociabilité. Mais les deux se retrouvent toujours:

"Vous laissez libre choix, enfin, pas libre, mais que les gens se sentent bien chez vous" (F.1)

ou encore:

"Je ne suis pas maniaque, mais j'aime bien que ce soit chacun à sa place [...] quand j'ai des invités, je place les personnes" (F.2)

Les choses semblent alors paradoxales: les étrangers familiers sont maintenus à distance, dans les espaces de transition, jusqu'à ce que le temps les transforme en amis, et qu'enfin la maison leur soit ouverte, tandis que les connaissances entrent d'emblée au cœur de la maison. C'est que les enjeux ne sont pas les mêmes. Les voisins, spatialement proches, représentent le danger de l'intrusion permanente, le risque de la promiscuité, alors même que chacun sait qu'ils sont les premiers auxquels on peut légitimement s'adresser en cas d'accident, lorsqu'on a besoin d'aide. La confiance totale que l'on met alors en eux découle de leur "statut" de voisin, terme qui évoque l'entraide et la solidarité. Mais, dans la vie quotidienne, le voisin, pour devenir un ami, doit rassurer l'habitant sur sa capacité de se donner des limites, de ne pas pénétrer quotidiennement chez ce dernier comme chez lui.

Une dialectique différente est à l'œuvre dans l'engagement avec des connaissances, avec pour seul enjeu une obligation d'honorabilité de l'habitant, sur fond de plaisir partagé. Les deux parties en présence sont gratifiées par l'interaction, l'une pour avoir donné d'elle une image positive sans avoir perdu le contrôle qu'elle exerce sur son territoire, et l'autre d'avoir été reconnue comme digne de la mise en scène de la réception et du bouleversement de la maison.

## 7. Les familiers

Les membres de la famille, les amis proches sont des familiers qui, nous dit-on, ont immédiatement libre accès à toute la maison. Pour eux, celle-ci ne serait qu'un seul territoire. Mais une nuance, et une réserve, sont aussitôt émises, qui renvoient aux thèmes de l'identité de l'habitant et du contrôle qu'il exerce sur son espace privé. Ainsi, alors que tous les sujets s'accordent pour nous dire que toute la maison est ouverte aux amis et à la famille, que le choix entre salon et cuisine ne s'opère, encore une fois, qu'en fonction des circonstances du moment et de l'activité de l'habitant, un sens et une

justification particuliers de la cuisine comme espace d'accueil des membres de la famille s'expriment par la phrase:

"Si c'est ma fille {qui me rend visite}, elle vient à la cuisine, c'est normal, elle fait partie de moi" (F.2)

De la même façon, l'ami peut certes se rendre partout dans la maison, mais non penser ou agir comme s'il était chez lui:

"Les vrais amis, ça n'a aucune importance où on se trouve, où on va, j'estime qu'ils doivent se trouver, enfin, **presque chez eux**" (F.20)

Tout est dans ce terme "presque", qui révèle que la sociabilité est une gestion des limites, un processus toujours recommencé de négociation de la porosité des frontières entre soi et les autres, une ouverture qui est en fait une interrogation sur soi-même: quel est le degré de proximité d'autrui qui me rassure sur l'intégrité de mon identité, me libère de l'angoisse d'être dépossédé de la certitude d'être un sujet à part entière?

Le contrôle territorial, dont tant d'auteurs s'accordent à dire qu'il représente l'enjeu essentiel des expériences conflictuelles et d'appropriation de l'espace, est, de ce point de vue, un épiphénomène. Il constitue certes une norme socialement admise, et donc une référence importante dans la manière dont le visiteur et l'habitant "négocient" la relation de sociabilité et son extension possible vers une relation d'hospitalité. Cependant, sa fonction de référence peut toujours être remise en question par la manière dont l'habitant et le visiteur altèrent ou interprètent l'une des dimensions de la situation. Lorsque l'interaction ne suit pas un schéma stéréotypé, c'est l'interrogation sur soi - et donc sur sa propre capacité de s'ouvrir à autrui comme personne à accueillir en soi - qui est fondamentale.

Le refus, souvent sans nuances, de la visite imprévue est sans doute le plus révélateur à cet égard. Cette dernière se manifeste comme un rappel que le monde extérieur existe, alors même que les gestes ordinaires, routiniers, et la vision linéaire que l'on avait de sa journée ou de sa soirée chez soi semblait garantir la perennité de l'habiter, sa nature simple, allant de soi. La visite imprévue dérange le besoin qu' éprouve l'habitant de croire que la maison comme ancrage spatial d'une dimension essentielle de l'identité, le secret, est durablement protégé. Elle oblige à repenser sa relation à son secret, et est, à ce titre, révélatrice de la vulnérabilité du moi et de son territoire par excellence, qui est le for intérieur.

Dans cette perspective, les visiteurs, qu'ils soient étrangers complets ou familiers sont toujours des étrangers en ce qu'ils incarnent l'interrogation de l'habitant sur lui-même et sur son désir et sa capacité d'aller au-delà de la sociabilité conventionnelle, c'est-à-dire à avoir un comportement plus éthique que ne l'exigent les normes sociales. L'enjeu est donc moral et psychologique, puisqu'au coeur même du secret, il y a l'autre qui est le garant de la nécessité et de la validité de son existence tout en étant la source de sa vulnérabilité.

C'est pourquoi les habitants attachent tant d'importance à ce qui se passe chez eux lorsqu'ils ne sont pas là et qu'ils laissent leur maison à des visiteurs. Leurs mots mettent alors en lumière une angoisse démesurée par rapport à son objet, et même quelque peu dérisoire, comme dans ces phrases:

"Quand je reçois, je n'aimerais pas qu'une personne ouvre tout, regarde, rentre dans la cuisine, aille dans la salle à manger, se sente chez elle sans que j'aie donné

mon autorisation. Mais une fois que j'ouvre ma maison et que je dis 'mettez-vous à l'aise, placez-vous où vous voulez', c'est ouvert. Naturellement, je n'aime pas qu'on me fouine dans mes affaires, c'est logique, je crois que personne n'aimerait" (F.2)

L'habitant sait que l'enjeu du regard d'autrui est la durée et le renouvellement de l'appropriation du territoire personnel, et c'est à ce titre qu'il veut, en contrôlant l'accès à sa maison, choisir le moment de cette réappropriation.

Si certaines personnes "font partie de soi", comme le disait l'une des personnes que nous avons rencontrées, alors toutes les autres sont hors du soi et donc étrangères. A celle qui est le moins étrangère, l'habitant fait une ultime confiance: Il lui confie sa maison et lui dit "tu es chez toi", en s'attendant à ce qu'elle ne se comporte pas comme si elle était chez elle, à ce qu'elle ne "le fouine pas" de son propre chef. La confiance, et donc la tentative de réduire la distance entre soi et l'autre, résident justement dans le fait que l'habitant confie au visiteur, à l'étranger, le soin de respecter son secret.

Il existe pourtant, dans bien des maisons, des étrangers dont le regard est en apparence toléré en permanence. Les femmes de ménage aujourd'hui entrent dans cette catégorie d'étrangers qui ne semblent pas susciter d'anxiété chez l'habitant. Verdier (1979) souligne pourtant que les lavandières d'autrefois étaient des personnes redoutées, en raison précisément de leur familiarité avec le sale, et donc les secrets des gens. Elias (1983) avance une autre idée, selon laquelle le regard de la personne considérée comme "inférieure" ne compte pas aux yeux du maître. Notre hypothèse est ici que, lorsque le regard de l'étranger ne peut être évité et qu'il se pose sur les objets et les espaces physiques, le secret est déplacé dans des lieux non physiques, comme le *for intérieur* du sujet. Il devient alors pensées non partagées, savoir que l'on retient, émotions dont on ne dit mot. Le danger est donc à nos yeux toujours de faire correspondre, de manière littérale, un phénomène existentiel comme le secret à une réalité territoriale de nature physique. Le secret s'ancre et est rendu manifeste dans les actes de clôture et de fermeture du *chez-soi*. Mais il ne se réduit jamais à ces manifestations.

## 8. Une confiance sociale minimale?

Nous trouvons dans la parole des sujets interrogés des échos des théories de l'Ecole de Chicago et d'auteurs contemporains en matière de dégradation de la vie sociale. Par exemple, tous insistent sur la disparition des rencontres non organisées à l'avance, comme pour se justifier, mais aussi pour montrer que "l'époque a changé". D'autre part, le rétrécissement de leur champ de sociabilité est révélatrice d'une définition étroite, très normée, de la sociabilité spontanée et de ce qu'elle porte en elle d'épanouissement de l'hospitalité dans sa forme la plus pure, c'est-à-dire la reconnaissance d'autrui comme personne à part entière, quelles que soient les circonstances de sa visite.

Nous trouvons pourtant aussi, dans cette analyse des modes de sociabilité au sein d'un groupe culturel donné, des raisons de rejoindre la thèse de Fischer (1982) selon laquelle la sociabilité aujourd'hui se caractérise par la variété des styles d'intégration des citadins à des réseaux extrêmement diversifiés. Notre échantillon est composé de gens qui, certes, effectuent un tri extrêmement fin des rapports dans lesquelles ils pourraient s'engager, qui modulent l'ouverture de leur maison mais qui vivent bel et bien, et de manière nuancée, un nombre varié de situations sociales avec la claire conscience de leurs enjeux éthiques.

Enfin, le retour à la parole du sujet comme base de la phénoménologie du rapport à autrui nous offre une direction de réflexion, à partir de ses contradictions apparentes. Ma maison, nous disent les habitants, est "ouverte", pour ensuite, comme nous l'avons vu, nous dire à quel point ils hésitent à l'ouvrir au monde extérieur. C'est qu'elle est ouverte à l'intérieur, sur elle-même. Les habitants veulent pouvoir aller partout chez eux, ne pas clore les portes, ne pas avoir d'espace qui serait comme un sanctuaire qui ne s'ouvrirait qu'à l'occasion de grands événements. Une maison ouverte sur elle-même donne un sentiment de privilège, d'accessibilité de soi à soi-même.

Aussi, peut-être faudrait-il, en réfléchissant à l'expérience contemporaine et occidentale de l'habiter et de la sociabilité privée, mettre en relation, d'une part, l'importance de la disponibilité à soi-même et, d'autre part, la problématique d'une confiance sociale minimale. La dialectique du secret et de la proximité de l'autre en serait peut-être éclairée de manière féconde, en ce qu'elle obligerait à mettre en perspective à la fois les conceptions de soi, de la maison et le sens de la présence d'autrui.<sup>1</sup>

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARDIN, L. (1983), "L'analyse de contenu" (Presses Universitaires de France, Paris).
- ELIAS, N. (1983), "The Court Society" (Pantheon Books, New York).
- FISCHER, C.S. (1982), "To dwell among friends: personal networks in town and city" (University of Chicago, Chicago).
- KOROSEC-SERFATY, P. (1984), The Home from Attic to Cellar, *Journal of Environmental Psychology* (1984), 4, 303-321.
- KOROSEC-SERFATY, P. (1984a), A home of one's own: psychological and sociological factors in detached housing. In Pol, E., Muntanola, J., Morales, M. (sous la direction de), Man-Environment: Qualitative aspects (Université de Barcelone, Barcelone).
- KOROSEC-SERFATY, P. (1985a), "Du dehors vers le dedans: une approche dialectique de l'expérience et des pratiques des espaces publics urbains et de la maison" (Thèse de Doctorat d'Etat, Université René Descartes, Paris V Sorbonne).
- KOROSEC-SERFATY, P. (1985b), Experience and the Use of the Dwelling. In Altman, I., Werner, C. (sous la direction de), Human Behaviour and Environment, Vol. 3: Home Environments (Plenum Press, New York).
- KOROSEC-SERFATY, P., Bolitt, D. (1986), Dwelling and the experience of burglary, *Journal of Environmental Psychology*, 6, 339-344.
- KOROSEC-SERFATY, P. (1988), La sociabilité publique et ses territoires - Places et espaces publics urbains, *Architecture & Comportement* (1988), 4, 2, 111-132.
- PARK, R.E. (1925), The City: Suggestions for the Investigation of Human Behaviour in the Urban Environment. In Park, R.E., Burgess, E.W., McKenzie, R.D. (sous la direction de), "The City" (University of Chicago, Chicago).
- RENAUD, J.-C. (1978), Le marché de la maison individuelle neuve en Alsace, Vol. 1: Panorama (DRE, Ministère de l'Environnement, Strasbourg).
- SEGALEN, M. (1981), "Sociologie de la famille" (Armand Colin, Paris).
- SIMMEL, G. (1981), "Sociologie et épistémologie" (Presses Universitaires de France, Paris).
- VERDIER, Y. (1979), "Façons de dire, façons de faire" (Gallimard, Paris).

<sup>1</sup> La rédaction de cet article a bénéficié lors de sa présentation par Perla Korosec-Serfaty à IAPS 10 dans le cadre du Symposium "Aspects phénoménologiques du chez-soi" organisé par Gilles Barbey, des questions et commentaires de Jean-Luc Brackelaire, Mark Fried, Henri Raymond, et Jean Remy, que nous remercions tous ici chaleureusement.